Document generated on 04/18/2025 3:10 p.m.

**Nouvelles perspectives en sciences sociales**

# *La Maison du Sociologue. Projet de théorie sociologique générale*, Guy Bajoit, Louvain La Neuve, Academia-L'Harmattan, 2015

Claude Vautier

Volume 11, Number 2, May 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1037115ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1037115ar

See table of contents

Publisher(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (print)
1918-7475 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Vautier, C. (2016). Review of [*La Maison du Sociologue. Projet de théorie sociologique générale*, Guy Bajoit, Louvain La Neuve, Academia-L'Harmattan, 2015]. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, *11*(2), 358–367. https://doi.org/10.7202/1037115ar

Tous droits réservés © Prise de parole, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# La Maison du Sociologue. Projet de théorie sociologique générale

Guy Bajoit, Louvain La Neuve, Academia-L'Harmattan, 2015.

**PAR CLAUDE VAUTIER**
LEREPS, Université de Toulouse, ENFA,
IEP de Toulouse, UT1 Capitole, UT2J

L'ouvrage de Guy Bajoit peut être lu comme souhaitant apporter deux types de propositions :

- un plaidoyer pour la réhabilitation de la notion de théorie générale en sociologie,
- un nouveau paradigme permettant de soumettre les analyses sociologiques à celles des relations sociales.

Cette note s'efforce de montrer que, si ce projet ancien du sociologue Guy Bajoit trouve ici une sorte d'achèvement provisoire, il est probable que la voie qui a été choisie pour y parvenir et l'aboutissement lui-même soient porteurs de difficultés proches de celles que l'une et l'autre voulaient permettre de résoudre.

## 1. Plaidoyer pour la réhabilitation des théories générales en sociologie

Guy Bajoit nous le dit dès l'entrée dans son livre : il s'agit d'une tentative de construction d'une théorie générale en fait, dit-il, « (à prétention) générale ».

À l'inverse de nombreux sociologues contemporains, Guy Bajoit ne rechigne pas à tenter de construire une telle théorie. À l'heure où la sociologie se fragmente en de multiples objets, sociologie du genre, de l'organisation, de la jeunesse, de l'âge, du travail ou du loisir…, il affirme, modestement mais fermement, qu'une théorie générale, non seulement est utile, mais même indispensable. Bien entendu, l'auteur, qui n'est pas tombé d'hier dans la sociologie, n'est pas sourd aux principales critiques qui

sont adressées aux grandes théories sociologiques : celle d'être « aveuglantes », « elles font courir aux observateurs de la réalité sociale le risque de ne leur laisser voir que ce qu'elles veulent bien leur en montrer » (p. 3); d'être « ethnocentriques », « elles se fondent sur des paradigmes qui dérivent forcément du modèle culturel dominant »; également d'être "idéologiques" (p. 3), « elles interprètent le réel à partir des intérêts d'un acteur hégémonique, dont elles légitiment la conduite » (p. 3); « enfin, d'être réductionnistes : elles réduisent la réalité au paradigme qui les fonde, comme la photographie réduit le vivant à un objet inerte » (p. 3).

Le lecteur peut s'interroger sur ces critiques qui, si elles sont fondées dans des cas particuliers, négligent de préciser que ce n'est pas la notion de théorie générale qui mérite ces reproches mais la façon dont certaines théories (générales ou se voulant telles) prennent le parti de mettre en exergue certaines catégories en occultant les autres possibles. Les quatre critiques relevées par Bajoit sont finalement davantage des appels à la prudence que des défauts attachés au caractère se voulant généralisant de ces théories : oui, il y a des risques d'aveuglement; oui, il est possible que la théorie s'appuie sur les paradigmes dominants sans prendre le recul nécessaire; oui, elles peuvent conforter (volontairement ou non) des acteurs hégémoniques; oui, elles sont susceptibles de réduire la réalité au paradigme qui les fonde; oui, tous ces risques existent lorsque le scientifique qui les manipule manque du recul évoqué ci-dessus.

Pourtant, nous dit l'auteur, il ne faut pas renoncer à la construction d'une théorie capable de mettre du lien dans des données empiriques orphelines quand elles ne sont pas adossées à un ou des principes d'intelligibilité, d'interprétation.

Dans sa réponse à ces critiques des théories générales, Bajoit concède successivement la « grande responsabilité politique » de la science, qui n'est pas sans effet sur le monde, la nécessité de produire concepts et théories pour saisir ce monde et « s'approcher le plus possible de sa réalité », le caractère davantage utopique dans les sciences humaines que dans celles de la nature, de cette approche au plus près (mais en affirmant : « *je tiens l'utopie pour*

*un bien précieux* : elle propose un horizon ») et le caractère imprévisible des sujets humains. Et il en tire quatre conséquences : 1. nécessité de normes épistémologiques spécifiques pour les SHS; 2. caractère non observable directement de la réalité sociale, l'existence d'un double voile culturel (l'acteur qui ne se laisse pas voir intégralement, le chercheur qui se laisse piéger par ses propres convictions); 3. nécessité de « déchirer ce double voile : faire dire à l'acteur ce qu'il préfère cacher et ce qu'il ignore et, pour le chercheur, prendre lui-même ses distances vis-à-vis de ses propres convictions; 4. « les concepts et les théories scientifiques ne sont pertinents que pour comprendre *la réalité empirique qui a permis de les produire. Ils restent donc provisoires et ne sont pas généralisables à d'autres réalités situées en un autre temps et dans d'autres cultures* » (p. 6).

Cependant, l'auteur affirme que, malgré toutes ces limites, il y a pour lui un caractère inacceptable du rejet d'une sociologie générale « au profit d'une sociologie féministe, africaine, latino-américaine ou asiatique » (p. 6). À l'issue de ce long inventaire des caractères négatifs des théories générales selon les détracteurs de ces dernières, Bajoit annonce donc sans surprise : « *J'opte donc résolument pour une théorie sociologique (à prétention) générale* (même si je la sais utopique), plutôt que pour des sociologies multiples, qui ne peuvent rendre compte que des réalités particulières qui ont permis de les construire » (p. 7).

Tout en approuvant l'auteur dans sa conclusion que je partage, je crois utile d'insister sur le fait que le procès des théories à caractère (ou prétention) général est un mauvais procès. Ainsi que je l'ai dit plus haut, il me semble que, si procès il faut intenter, ce n'est pas à l'effort de généralisation qu'il faut l'adresser, mais aux postulats abusifs qui, depuis des dizaines d'années, nient soit l'existence d'une capacité d'intervention des êtres humains au profit de structures réputées être le creuset de la domination sur ces derniers, soit l'incidence de ces structures sur les individus (ou les acteurs collectifs), et qui se cantonnent strictement dans une posture statique, au mieux comparative.

## 2. Un paradigme des relations sociales

Dans sa « Maison du Sociologue » et le croquis qu'il en donne à la page 9, Guy Bajoit nous propose une schématisation à la fois d'une genèse, que je lis comme analogiquement historique[1], des « sociétés d'Europe occidentale : la Grèce classique, la Rome antique, le Moyen Âge en France, la première modernité en Angleterre, la seconde en Belgique » (p. 7), et leur genèse purement logique : il y a un amont des relations sociales, il y a aussi un aval de ces relations. On voit bien que « la pratique des relations sociales », qui renvoie à des « logiques relationnelles d'action », est le point focal de la théorie de Bajoit. Les acteurs ont des logiques d'action qui sont en partie façonnées par les contraintes du système sociétal-culturel dans lequel ils vivent et, à l'aval des relations sociales, ces acteurs développent des logiques de sujet personnel ou collectif qui génèrent de la culture ou de l'innovation culturelle. Puisque le schéma est bouclé, ces innovations culturelles agissent sur l'amont des relations sociales et réactualisent la boucle : conditions d'existence et problèmes vitaux de la vie commune, pratiques des relations sociales, logiques des sujets, etc. Individus et systèmes sociétal-culturels sont intriqués de telle façon que ni les uns, ni les autres ne semblent pouvoir s'imposer

[1] Guy Bajoit prévient le lecteur contre une lecture erronée de son schéma (la maison) : « Dans ce schéma, les *flèches* sont aussi importantes que les fenêtres, et ce, pour deux raisons. D'une part, et il faut y insister fermement, elles *ne signifient pas « causent »* – terme qui renvoie à un déterminisme inapproprié à la sociologie –, mais *« constituent les raisons qui permettent de comprendre pourquoi »*, ou *« rendent intelligible »*, ou encore *« donnent du sens à… »* (p. 10). D'où mon expression peut-être mal adaptée de « analogiquement historique » pour exprimer le fait que si l'on perçoit bien que l'auteur parle d'une construction purement logique, on peut aussi inférer que, d'une certaine façon, les sociétés historiques se seraient développées ainsi : gestion des problèmes d'existence individuelle et collective, mise en œuvre des relations sociales, développement de logiques de sujets individuels et collectifs permettant, par le développement d'innovations culturelles, de régler de façon provisoire les problèmes d'existence individuelle et collective… Ce schéma ne manque pas de sens et colle d'assez près au « contrat social » de Rousseau, proximité que je crois lire dans l'ouvrage à diverses reprises. On peut cependant discuter l'idée selon laquelle les relations sociales apparaissent pour régler des problèmes de vie individuelle et collective. J'y reviens plus loin.

comme facteur dominant de l'explication-compréhension des phénomènes sociétaux.

Cette formulation est séduisante, en ce qu'elle mêle dans un métabolisme complexe à la fois ce qui peut se considérer comme cause et ce qui peut être vu comme conséquence; mais nous sommes en complexité et la causalité est au moins circulaire.

L'auteur poursuit donc avec une grande constance et beaucoup de talent la mise en œuvre du rapprochement entre approches individualistes et holistiques qu'il appelait de ses vœux dès la soutenance de sa thèse, en, 1978 et, notamment, dans le livre qu'il en a tiré, *Pour une sociologie relationnelle*, publié en 1992[2].

L'ouvrage qu'il nous soumet en 2015 offre une belle synthèse des principales approches, classiques et/ou contemporaines, en SHS. L'intrication des théories, enrichit fortement l'objet et constitue une reconnaissance de la complexité du monde, notamment, ici, social.

La recherche d'un paradigme polyconceptuel et polythéorique qu'effectue Guy Bajoit depuis quarante ans présente l'avantage et l'intérêt de sortir au moins partiellement des querelles stériles sur la place respective des acteurs et des structures (matérielles et immatérielles) dans l'explication-compréhension des systèmes sociétaux. Les facteurs multiples que l'auteur met en lumière jouent les uns avec, dans, sur les autres et génèrent une sorte de tourbillon dans lequel l'extirpation d'un facteur particulier paraît à la fois difficile et peu utile.

Il faut bien, cependant, faire un peu d'analyse (de *socio-analyse*), et donc de découpage, mais la structure de l'ouvrage noue ces facteurs de façon claire et pédagogique. Le plan souligne sans équivoque le projet que je viens de décrire ici. Il le fait en trois parties, l'amont, l'aval et la pratique des relations sociales qui sont les trois zones de la « maison » représentée page 9 :

- d'abord, l'amont des relations sociales (1ère partie) : c'est pour l'auteur le moment d'exposer les théories : 1. des

[2] Guy Bajoit, *Pour une sociologie relationnelle*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

problèmes vitaux de la vie commune et 2. des relations sociales et de la socialisation;

- ensuite, l'aval des relations sociales (2e partie) : les théories du sujet : 3. personnel et 4. collectif;
- enfin, l'emprise des acteurs : le changement social et culturel (3e partie) : 5. théorie du changement culturel et 6. théorie du changement social et du développement.

Si l'on se réfère maintenant au schéma de la maison situé à la page 87, on voit que celle-ci devient le creuset où opère l'alchimie qui transmute les six théories partielles précédentes en quatre paradigmes (intégration, aliénation, contrat, conflit) qui, sous l'influence d'un modèle culturel particulier et de ses transformations sous l'effet des logiques d'action, se précipitent en un paradigme (ou théorie) général(e) de l'*individu-sujet-acteur*.

L'avant-dernier paragraphe du livre résume parfaitement le but poursuivi par l'auteur :

> Je ne renie pas les paradigmes classiques de la sociologie. Il reste indispensable de comprendre comment la pratique des relations sociales « fabrique » des individus capables de vivre en société (paradigmes de l'intégration et de l'aliénation) : c'est l'objet des chapitres I et II de ce livre. Et il faut comprendre aussi comment les acteurs agissent sur leurs conditions d'existence (paradigmes du contrat et du conflit) : c'est l'objet des chapitres V et VI. Mais il faut surtout comprendre comment avec la vie que la société leur fait, ils font la leur, comment ils sont sujets de leur existence personnelle et comment ils forment des sujets collectifs : c'est l'objet des chapitres III et IV.

Dans sa définition de la sociologie qu'il emprunte à Touraine, « une science des relations sociales », Bajoit introduit le complément suivant : « c'est-à-dire une science dont la finalité est de comprendre et d'interpréter les conduites des êtres humains – ce qu'ils font, disent, pensent et sentent – en analysant les relations qu'ils entretiennent entre eux » (p. 8).

Le décor est donc planté dès l'ouverture du livre. Ce qui sous-tend la théorie (à prétention) générale de l'auteur, c'est l'existence d'un *individu-sujet-acteur* dont les logiques d'action sont productrices du monde sociétal.

L'auteur nous indique immédiatement que les conduites humaines et sociales doivent être comprises en tenant compte :

- des contraintes structurelles que la pratique des relations sociales fait peser sur les individus;
- des dispositions actionnelles que la pratique des relations sociales induit chez les acteurs;
- des ressources psychiques que la pratique des relations sociales développe dans la conscience des acteurs (individuels ou collectifs).

Le lecteur remarque bien que même les caractéristiques psychiques de l'individu sont rapportées à la pratique des relations sociales, c'est-à-dire, la suite de l'ouvrage le démontre amplement, à la pression que le système sociétal fait peser sur les individus.

L'auteur ajoute enfin qu'il est impératif d'articuler ces éléments et non d'en choisir un en rejetant les autres.

De ces divers points de vue, le livre de Guy Bajoit apporte un peu d'air frais à la sociologie contemporaine. Ce que l'on peut appeler, me semble-t-il, son « hol-individualisme » est minutieux, éclairant et marque une belle distance avec les travaux qui se veulent essentiellement centrés sur l'acteur rationnel ou sur les structures dominantes. Il est vrai, cependant, que la seconde position n'est plus guère revendiquée dans la sociologie occidentale contemporaine et que la première est en train de se diluer un peu dans des approches plus mesurées où les acteurs perdent une part de leur rationalité et ne sont plus imperméables ni au contact avec les autres acteurs, ni à la prégnance des systèmes dans lesquels ils se meuvent.

Le livre de Guy Bajoit va dans ce sens et apporte une pierre à l'édifice. Son désir de constituer une théorie (à prétention) générale, bien qu'il soit annoncé avec modestie, est de nature à dépoussiérer une sociologie qui danse d'un pied sur l'autre, ne parvenant pas à se passer de l'acteur rationnel, ne parvenant pas non plus à le conserver comme alpha et oméga de l'explicitation sociologique, hésitant entre des analyses partielles d'objets multiples et des velléités de généralisation que ses *a priori* réductionnistes lui interdisent de réaliser.

## 3. De la sociologie relationnelle au paradigme de l'individu-sujet-acteur

Il reste, cependant, que la « sociologie relationnelle » des premiers travaux de Guy Bajoit s'est transmutée en un « paradigme de l'*individu-sujet-acteur* » (p. 86).

Deux remarques me paraissent nécessaires à ce moment de la lecture critique :

- dans tout l'ouvrage, Bajoit utilise le terme « relation » dans une définition finalement implicite qui signifie : relation entre des individus, des structures, des individus et des structures…
- la sociologie « relationnelle » que propose Bajoit dans cet ouvrage peut, en conséquence, être considérée comme une sociologie des acteurs en relations;
- le paradigme de l'*individu-sujet-acteur* peut donc également être perçu comme restant dans le giron des sociologies de type interactionniste.

Si cette approche apporte une façon plus complexe de saisir les phénomènes sociaux, elle se limite d'elle-même, selon moi, à rester une sociologie centrée sur une catégorie dominante, qu'on l'appelle individu, sujet, acteur ou qu'on le nomme par les trois noms à la fois.

Le projet annoncé par l'auteur, il y a quarante ans, de construire une sociologie relationnelle est-il abandonné ? Ce n'est pas son sentiment, puisqu'il écrit en conclusion :

> Quand, quatorze ans plus tard, j'ai publié un livre tiré de cette thèse, je l'ai appelé *Pour une sociologie relationnelle*, mais, à vrai dire, je n'étais pas beaucoup plus avancé. Il y avait toujours une énorme « boîte noire » entre les paradigmes structurels (de l'intégration et de l'aliénation) et les paradigmes actionnels (du contrat et du conflit). Je n'ai pas cessé depuis de poursuivre l'*intuition*, qui me portait à entrer dans cette « boîte noire ».

Pour ma part, au-delà – ou peut-être à cause – du plaisir que j'ai pris à lire cet ouvrage, je regrette que l'entrée dans la boîte noire se soit opérée en en créant une autre peut-être plus

verrouillée encore. Cette boîte noire, j'en condenserai les caractères en ces termes : rester au plus près de l'être humain tel que notre regard immédiat le fait être. S'éloigner de cette figure « naturaliste » de l'humain comme de la société, construire des théories (à prétention) générale(s) qui délaissent cette vulgate (voire même, la brouillent seulement) apparaît à de nombreux chercheurs en sciences humaines et sociales comme une aberration ou comme une insécurité insupportable. Autrement dit, une montée en abstraction est dénoncée comme étant une perte de sens… ce qui est tout de même paradoxal si on veut faire œuvre scientifique.

À titre personnel, je crois au contraire qu'il faut sortir résolument d'une sociologie de l'individu, du sujet ou de l'acteur et que cela ne signifie pas que l'on décide d'ignorer que les sociétés sont constituées, entre autres, d'êtres humains. Qu'il faut prendre le risque de la montée en abstraction, notamment en se passant de la notion de « relation entre » et en la remplaçant par celle de « champ relationnel », ce qui revient à dire que l'individu (comme le système, d'ailleurs) est originellement social. C'est dire aussi que nulle propriété de l'une des quelconques catégories que l'on désigne pour représenter le monde ne peut échapper à la relation, est conçue, dans et par la relation et ne peut – fondamentalement – être définie, caractérisée, en elle-même, comme si la relation n'existait pas, n'avait pas altéré ces propriétés que l'on ne peut d'ailleurs que postuler de façon théorique, puisque empiriquement elles n'existent pas, elles n'ont jamais existé, on est incapable de les observer.

La proposition de Guy Bajoit est utile et son livre sera lu avec profit par les étudiants et les chercheurs à qui il est dédié.

Mais je crains personnellement qu'elle n'entraîne certains à se lover dans le confortable paradigme que l'auteur nous fournit et ne les incite à considérer que cette approche constitue la forme la plus avancée que la sociologie contemporaine est capable de nous proposer. Je l'ai dit, je crois à la nécessité d'aller au-delà de cette posture. Je crois nécessaire de développer une sociologie qui ne mette pas le sujet au centre de ses réflexions et qui se détache

de l'acteur pour réincarner, par un détour en abstraction, l'humain social et historique.

Réincarner l'humain social et historique, c'est sans doute ce que recherche Guy Bajoit dans une voie qui me paraît incertaine.

J'aimerais que cette note critique puisse contribuer au développement d'un débat fécond autour des impasses actuelles des sciences humaines et sociales, notamment de la sociologie.